

La Revue DDM

Actualité

Bernard Martel

« *L'art est un mensonge
qui permet de dire la vérité* ».
(Picasso)



EXPOSITIONS

À Paris

* A la BnF l'exposition **Le monde en sphères** présente jusqu'au 21 juillet la vision de la terre depuis l'Antiquité. Près de 200 œuvres impressionnantes, objets d'art et de savoir issus des collections de la BnF et de prêts exceptionnels. Un voyage insolite .

et à l'extérieur :

* Entre nouveaux venus et « attitrés », le continent africain s'est désormais fait une place à la prestigieuse **Biennale de Venise**.

Pour son baptême vénitien, le Ghana a frappé fort, en mêlant *ténors locaux* comme Ibrahim Mahama et des *vedettes de la diaspora* tel El-Anatsui. La création malgache, incarnée par Joël Andrianomearisoa a

également réussi son entrée dans la cour des grands avec son « Labyrinthe des passions ».

* Le musée Mohammed VI de **Rabat** expose jusqu'au 15 août « Lumières d'Afrique ». Les œuvres diverses (peintures, sculptures, installations ou vidéos) de 54 artistes venus des quatre coins du continent.



© El-Anatsui

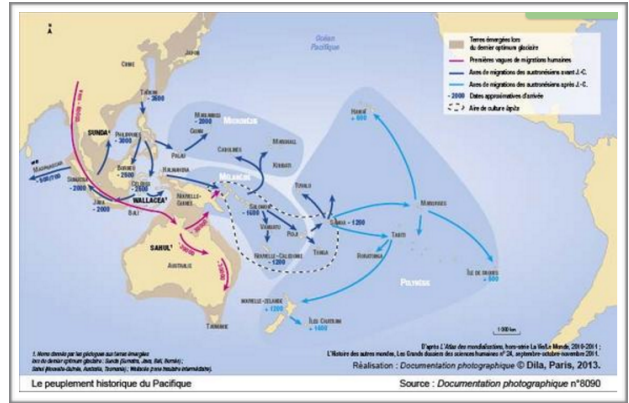
RENCONTRES et Débats

* Le **4 juin**, les Maisons du Voyage proposent **Le peuplement de l'Océanie**, une conférence d'Hélène Guiot ethno-archéologue qui enseigne à l'Inalco.

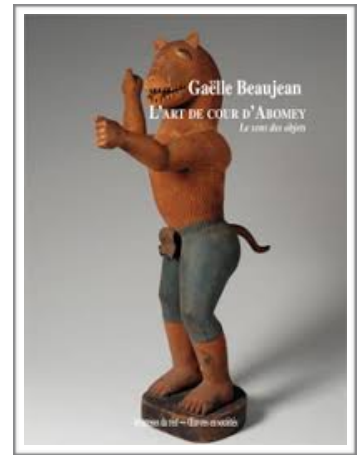
Réservation indispensable (nombre de places limité)

Tél. 01 84 25 43 51 – 3, rue Cassette 75006

* A l'occasion de la nouvelle exposition organisée par le musée du quai Branly en hommage à **Félix Fénéon**, le salon de lecture Jacques Kerchache accueillera le samedi **8 juin** à 17 h. une rencontre avec Isabelle Cahn et Philippe Peltier, commissaires de l'exposition.



* Parmi les nombreux débats proposés se mois par le salon Kerchache, signalons jeudi **20 juin** la présentation de plusieurs objets sortis des réserves qui fera l'objet d'un questionnement autour de **la notion de chef-d'oeuvre** avec les responsables de collections du musée.



MEDIAS

Edition

* Gaëlle Beaujean, responsable des collections Afrique au musée du quai Branly propose **L'art de cour d'Abomey - Le sens des objets** aux éditions Les Presses du Réel.

Elle présentera son ouvrage au Salon Kerchache le samedi **15 juin** à 18 h.

Image

* Le 72ème **festival de Cannes** a offert de nombreux films d'Afrique ou d'Afro-descendants. Parmi les réalisateurs, Mati Diop est la première femme africaine à avoir un film (*Atlantique*) en compétition pour la prestigieuse Palme d'or.

Autre participant noir de la compétition, Ladj Ly a proposé *Les Misérables*, un court métrage réalisé dans sa cité des Bosquets, un des quartiers chauds du 93 qu'il n'a plus quitté depuis son arrivée du Mali à l'âge de 3 ans.



Mame Binta Sane incarne Ada dans *Atlantique*

VENTES



Marceau Rivière,
Algérie, ca. 1960. DR.

* Amateur et marchand d'art, **Marceau Rivière** a collecté sur le continent noir ou acquis en Europe une collection exceptionnelle dont 250 pièces sont mises en vente chez Sotheby's le **19 juin** à la galerie Charpentier. Chefs d'oeuvres Baulé, Dan et Guro, en constituent la trame, mais aussi des icônes de l'art Fang, Kota, ou encore Kongo ...

Un marchand discret et modeste qui reçoit, dans sa petite galerie de la rue Saint-Benoît, aussi bien de grands collectionneurs que des passants curieux de ses poulies de métiers à tisser, ou ses bijoux.

Actualité
page 1

Mémoire Argentinique
page 4

Portefolio
page 10

Libre- Expression 1
page 16

Libre-Expression 2
page 23

Programme 19/20
page 31

Agenda
page 32



Marceau Rivière,
Paris, ca. 1988. DR.

* Autre vente d'**arts premiers** à Drouot Richelieu le **18 juin** (Auction Rémy Le Fur et Associés).

*A noter encore, les 6 et 12 juin prochains, deux vacations relatives à la Chine et au Japon à Drouot - Richelieu.

Mémoire Argentique

Bougainville 1768 - 2018

Chantal Harbonnier-Pasquet

Le seul véritable voyage, le seul bain de jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux

Marcel Proust

Papouasie-Nouvelle Guinée, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Bretagne, îles d'York et de l'Amirauté, à l'énoncé de leurs noms on chancèle à suivre les tournolements des éclatantes plumes des loris, paradisiers, aspratis à queue rubanée, perroquets vulturine, à s'éblouir du rutillement des feuilles de crotons et cordylines fraîchement coupées, à entendre bruissier les jupes de fibres des femmes et cliqueter leurs bracelets de graines d'abrus, à estimer le poids des nassas, conus, trochus et ovulus pendus au cou des hommes au visage fardé de couleurs vibrantes, à flairer le parfum des fleurs et des huiles qui font luire la peau des danseurs, à s'effrayer un peu de leurs ornements en dents de cochons, de chiens, et autres, ou en os de provenance que l'on hésite parfois à nommer. On se grise de tout ce qui participe à l'enchantement qu'offre cet espace du monde, cependant la réalité peut être différente, comme à Bougainville, île moins flamboyante que ses consœurs papoues ou ses voisines salomonaises, plus contenue, rugueuse, blessée, oubliée et oubliée.



1 - Paradisier Raggiana © Tim Laman
National Geographic

Sous administration de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, Bougainville longue de 200 kms est ancrée dans l'aire géographique de l'archipel des Salomon. Des traces d'une colonisation au Pléistocène vers 29000 BPE sont avérées, et de récentes fouilles archéologiques établissent une occupation des sols dès 6000 BPE.

L'espagnol Alvaro de Mendaña, pensant avoir atteint le pays d'Ophir (1), découvre la région en 1568. Elle tombe dans l'oubli jusqu'à ce que le britannique Philip Carteret mouille à Buka en 1767. Le 30 juin 1768 Louis-Antoine de Bougainville, comte de son état et capitaine de la frégate *La Boudeuse*, aborde la grande Ile sans lui porter le moindre intérêt, mais lui laissera son nom. À partir de 1820 l'île subit une suite ininterrompue de convulsions, pillages et violences par des trafiquants de toutes sortes. En 1886 les Britanniques la vendent aux Allemands qui la place sous protectorat. À l'issue de la première guerre mondiale elle passe sous tutelle australienne, puis occupée par les Japonais de 1942 à 1945 elle perd 25% de sa population. De nouveau sous tutelle australienne en 1946 elle est finalement rattachée à la PNG devenue indépendante en 1975.

Note 1 : Sous le règne de Salomon, les Juifs unis aux Phéniciens faisaient voile vers Ophir tous les trois ans pour en rapporter or, pierreries, ivoire, bois précieux, et animaux exotiques. Ces trésors contribuèrent à la magnificence du règne du roi Salomon. Au cours des siècles explorateurs et navigateurs ont cru trouver Ophir en Afrique, ou aux Salomon.

D'un roi, l'autre



2-. Le roi Gorai, sa femme principale et son fils
Ferguson © H.B. Guppy



Kia. 3-. © Karl Ribbe

4-. © Musée d'Auckland

Des documents d'archives allemandes, réunies par Arthur J. Knoll et Herman J. Hiery, rapportent la rencontre en 1884 d'un blackbirdier (2) avec « His Majesty King Gorai, souverain de Shortland et Bougainville, et des îles comprises entre la baie de Choiseul et Buka ». On le dit homme affable pratiquant la langue anglaise apprise lors de voyages en Europe et en Australie à bord d'un baleinier. H.B. Guppy, chirurgien à bord du *Lark* de la marine royale britannique, témoigne de représailles sanglantes que mena Gorai contre les indigènes de Nouma-Nouma, au sud-est de l'île, coupables du meurtre de son ami le Capitaine anglais Ferguson. In memoriam un de ses fils portera le nom de Ferguson, celui-là même que rencontra le comte autrichien aventurier, Festetics de Tolna en 1895.

Dans son récit de voyage "Chez les Cannibales : huit ans de croisière dans l'océan Pacifique à bord du yacht le Tolna" publié en 1903, Tolna renseigne (en affabulant certainement, ce dont il était apparemment coutumier) les détails de ses collectes d'objets, dont un kia, présent de Ferguson, à son tour roi de Shortland et de Bougainville : *"J'ai reçu un autre présent d'un prix inestimable : une robe de gala de Gorai. Il n'existe que trois robes de ce genre dans toute l'île de Bougainville, provenant de différents rois. Elles ont la forme d'un tablier et sont faites en perles découpées dans des coquillages. Ce sont les femmes du roi qui les fabriquent, et pendant tout le temps que dure leur travail, on doit égorger tous les jours des esclaves. Quand la robe est achevée, on donne une fête cannibale pour laquelle on tue un grand nombre d'hommes et de femmes. Nouvelle immolation de captifs et nouvelle fête cannibale quand le roi revêt la robe, et il ne la porte jamais par la suite sans que ce ne soit le signal d'un festin de chair humaine"...* "Personne n'avait encore pu obtenir une de ces robes, dont on (les Allemands) a été réduit à faire des imitations pour le musée de Berlin"...

En 1903 Carl Ribbe, collecteur pour le compte du musée de Berlin, précise : *"Ils étaient autrefois faits en monnaies de coquillage et avaient une grande valeur ; la possession d'un tel tablier conférait considération et puissance... De nos jours, les femmes des Shortland fabriquent des tabliers de danse similaires au moyen de perles de verre européennes... La fabrication, travail de nouage, est très laborieuse et exige un temps assez long. C'est aussi ce qui explique d'abord la difficulté qu'on a à acheter de tels perlage aux autochtones..."* L'explorateur-ethnologue allemand Richard Parkinson n'hésite pas à écrire que ce *"kia-robe de gala joue un rôle comparable à celui des bijoux de la couronne des pays civilisés"...*

Pas plus que les kias, Gorai ne semble avoir laissé de trace dans les mémoires, sinon le souvenir flou *"d'un étranger venu massacrer des Bougainvillais"*.

Note 2 : Au 19^{ème} siècle, mercenaire qui sillonnait le Pacifique recrutant de force une main-d'œuvre à destination des plantations occidentales de canne à sucre du Queensland et des îles Fidji.



5-. SM King David Peii II

Un siècle plus tard, dans des conditions aussi sombres, on repare de royauté à Bougainville.

De temps à autre l'Histoire produit des personnages hautement toxiques, synthèse de fanatiques religieux, politiques corrompus et financiers véreux. Noah Musingku est de ces escrocs-là, autoproclamé roi sous le nom de "King David Peii II des royaumes jumeaux de Papaala et Me'ekamui". Promoteur d'un montage financier voyou du type "système de Ponzi" (3) il a abusé un grand nombre de personnes en leur promettant des retours sur investissements pharaoniques, mais fallacieux compte tenu de la formule. Peii II vit retranché, protégé par une garde prétorienne de mercenaires fidjiens dont la violence terrifie les villages

environnants. Occupé à faire prospérer son business, il déclare qu'il fera battre monnaie à l'effigie de Jésus Christ, et que les investisseurs verront "*leur argent arriver bientôt*", tout en se défendant de diriger un culte du cargo. (4)

Une initiation masculine

Dans la majorité des initiations masculines, que ce soit en Afrique ou en Océanie, les fondamentaux présentaient certaines similarités : "fabriquer" un homme accompli, fort et instruit de secrets qui lui permettaient de prendre sa place dans la communauté et devenir éligible au mariage. Cela passait souvent par une période de réclusion assortie de nombreux interdits, et d'une mise à mort rituelle pour une renaissance en "homme vrai", Bougainville ne faisait pas exception avec l'initiation Uppe, du nom de la coiffe portée par les aspirants, lesquels ne se lavaient ni se coupaient les cheveux pendant le temps de l'enseignement (deux à dix ans).



6-. © Michael Hamson



7-. Coiffes UPPE ou UPE des années 1930 © TDR

Sa fabrication était assurée par de grands initiés, reclus pendant trois jours au secret dans le bush. Elle consistait en une ossature de rotin recouverte de feuilles de palmiers repassées à la pierre chaude. Quelques feuilles étaient bouillies dans des tubes de bambou contenant des teintures végétales ou minérales, rouge, bleu, violet turquoise puis séchées au soleil avant d'être cousues sur l'ossature à l'aide de lianes très fines.

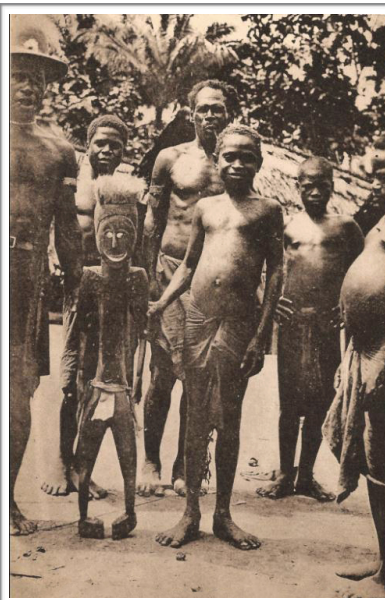
Note 3 : Le système de Ponzi consiste à rémunérer les premiers investisseurs avec les fonds versés par les suivants, jusqu'à ce que le système s'effondre faute de nouveaux apports dans le circuit.

Note 4 : Phénomène à la fois religieux et social, le culte du cargo est une perversion issue du contact des autochtones avec le monde occidental. Frédéric Angleviel écrit que ces cultes étaient fondés sur une croyance selon laquelle les marchandises occidentales – dites *cargo*, puisqu'elles arrivaient par bateau-cargo, puis avion-cargo – n'étaient pas des produits de l'industrie humaine mais avaient une origine divine que les Mélanésiens pensaient obtenir par l'intermédiaire de leurs ancêtres, ou en devenant les fidèles d'un chef du cargo, "homme nouveau" ayant côtoyé les Occidentaux.

Les motifs, représentations claniques, étaient découpés dans les feuilles unies du dessus, laissant ainsi apparaître certaines parties des feuilles teintées de la couche inférieure. Les couleurs étaient produites à partir d'une sélection de terres provenant du volcan de la région, dont le rasiva – rouge distinctif des bonnets de nos musées (photo n° 6). La terre grise servait de médecine et de peinture corporelle lors de la chasse au cochon sauvage. Le violet était obtenu à partir des racines du kapokarito, et ensuite par la décoction de feuilles de papier carbone usagées. Plus tard les motifs ont été tracés avec du ruban d'isolation électrique de différentes couleurs, avant de céder la place aux peintures industrielles.



8-. Gédéon et ses initiés © l'auteure



9-. Urar © mission Salomon septent.

Le rituel a été interrompu pendant de nombreuses années et la mémoire en a été fortement altérée. Une version lacunaire, ne serait pratiquée que dans un village très retiré et difficile d'accès de Rotokas près du Mont Balbi. Si la coiffe Upe est encore en usage, les statues cultuelles de type Urar (photo n° 9) n'existeraient plus (5) *“elles étaient trop fortes et dangereuses, les sculpteurs sont morts et nous ne savons plus les faire”* me dira Gédéon le maître de l'initiation veillant sur un collège restreint d'initiés dont l'un (à gauche sur la photo n° 8), appelé à le remplacer, serait en “noviciat” depuis dix ans.

Panguna et ses jardins



10-. Mine de Panguna © l'auteure

Dans les années 1990 l'exploitation par l'Australie d'une mine de cuivre et d'or à Panguna, dans le sud de l'île, a déclenché une guerre civile meurtrière violemment réprimée par la PNG, avec des suites dévastatrices : spoliation des terres coutumières, contamination irréversible des rivières, déforestation intensive, bénéfices d'exploitation reversés aux insulaires dérisoires (entre 0.25 et 1.25%)... A l'issue de dix années de guerre civile des accords de paix sont signés en 2001, la mine est fermée, et Bougainville compte ses 20,000 morts.

Note 5 : pas depuis longtemps puisque sur la photo n° 9 Gédéon a reconnu sous le nom d'Atoï un jeune garçon tenant un urar par la main ; Il n'a cependant pas été en mesure, ou voulu, préciser la date.

Nos hôtes à Huri, commune de Siwa, nous parleront de leur guerre, lui de ses raids les armes à la main (récupérées de la seconde guerre mondiale ou de fabrication locale) elle, de ses cinq années réfugiée dans le bush avec ses enfants après, qu'en représailles, les forces loyalistes de Buka aient incendié leur village.



11-. Peintures faciales obligatoires pour plaire aux génies du bush

De ces temps ils ont gardé leur jardin nourricier camouflé dans ce bush protecteur. Après 45 minutes de marche, plusieurs passages à gué de la rivière, et avoir retracé la piste à grands coups de machette, nous partagerons un déjeuner dans ce jardin singulier. Il est surprenant d'exubérance et de générosité : banane plantain, taro, cacahuète, patate douce dans une cohabitation chaotique avec les feuilles aromatiques, lianes, fougères, palmes et herbes indigènes du bush. Pas de beaux agencements horticoles chers à Ludovic Coupaye, il suffit de faire un trou au bâton à fouir et de

repiquer des segments de tige pour que la récolte suivante soit assurée, et ce plusieurs fois par an.

Le déjeuner de patate douce et banane plantain a été cuit dans des tubes de roseaux coupés pour la circonstance, fermés aux extrémités par des herbes aromatiques. Le feu a été allumé par frottement d'un bois dur sur un bois tendre, secondé toutefois par les braises transportées du village dans un tressage très serré de fibres de coco contenu dans un cylindre de bambou enveloppé dans une feuille de bananier.



12-. Usage du bâton à fouir



13-. Allume-feu



14-. Service en assiette - © l'auteure

L'autonomie de Bougainville a été reconnue en 2005, mais l'île insiste pour obtenir son indépendance. Plusieurs fois repoussé par la Papouasie Nouvelle-Guinée un référendum d'autodétermination devrait finalement être organisé le 15 juin 2019. Ce jour-là j'aurai une pensée toute particulière pour Nikolas du village de Tomaraï, près de Kieta sur la côte-est de l'île, qui, avec une infinie tristesse me confia : *"My dear country, my dear people, they forgot it all, they have blood on their hands, they have to forgive themselves"*.



15- Un instantané de la danse des roseaux que Nikolas espère pouvoir faire revivre dans un cadre reconstruit pour accueillir des visiteurs à Tomaraï et réenchanter le peuple de Bougainville. © l'auteur

Notes, photos, Sources TDR

Photos : Dans le texte

Notes : Dans le texte

Sources

- Angleviel Frédéric, *Les cultes du Cargo*
- Bounoure Gilles, « À propos de L'aristocrate et ses cannibales. Le voyage en Océanie du comte Festetics de Tolna, 1893-1896, *Le Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 126- 127 | Année 2008,
- Guppy Henry Brougham, 1887. *The Solomon Islands and Their Natives*, London, Swan Sonnenschein, Lowrey and Co.
- *Journal de Gallego : Descubrimiento de las Islas Salomon en el Mar del Sur*, BT17623
- Knoll Arthur J & Hiery Hermann J., *The German colonial experience*
- *Lapita, Ancêtres Océaniens*, collectif Somogy/MQB 2010
- Sheppard Peter, Chapitre VI, *Ancêtres Océaniens*

Portfolio

Emilie Regnier
“La Belle de Lunda”

Bernard Martel



Portfolio

Emilie Regnier
“La Belle de Lunda”



Portfolio

Emilie Regnier
“La Belle de Lunda”



Portfolio

Emilie Regnier
“La Belle de Lunda”



Portfolio

Emilie Regnier
“La Belle de Lunda”



Portfolio

Emilie Regnier
“La Belle de Lunda”



Emilie Régnier est née à Montréal d'une mère canadienne et d'un père haïtien, elle a passé la majeure partie de son enfance en Afrique, principalement au Gabon. Après des études en photographie à Montréal, elle décide de nouveau de prendre la route vers l'Afrique. Basée à Dakar de 2008 à 2015, elle travaille au Moyen-Orient, en Europe de l'Est, dans les Caraïbes et sur tout le continent africain.

Libre Expression

Supplique pour un Sami et une Japonaise

Georges Harter

Les Samis étaient encore récemment appelés Lapons. On sait que sous cette dernière appellation ils étaient l'objet de préjugés peu sympathiques. Les geishas ne sont qu'une minuscule anecdote parmi les Japonaises, contrairement à un préjugé encore courant en occident.

“Le plus grand danger pour une esprit rapide doté d'un tempérament vif, ce sont les préjugés”.

Le grand sage qui a le premier abordé ce thème a développé des pensées qui, si elles avaient été plus connues et diffusées, auraient certainement évité à notre humanité bien des bêtises et quelques sanglants déboires.

“Le préjugé est très confortable. Parce que le préjugé est toujours rassurant.

Il rassure les sots ou les ignorants. Mais il rassure aussi bien ceux qui n'ont ni la patience ni le temps de vraiment réfléchir.

Lorsque son savoir recèle des compartiments encore embryonnaires, notre esprit rapide à tempérament impatient pourra simplement recourir à quelque préjugé pour ne pas être pris au dépourvu (ce faisant il se comportera comme le font les sots).

Mieux : N'importe qui peut toujours trouver dans sa trousse d'urgence le ou les préjugés les plus proches, les compléter rapidement et construire ainsi un nouvel ensemble qui semblera cohérent. Ainsi agrandit-on distraitement l'étendue de l'ensemble de ses préjugés. Et ainsi les préjugés sont d'un emploi aisé.

Et cela aussi est rassurant. Bienheureux sont les gens à préjugés.

Sans en avoir conscience, notre esprit rapide est alors prêt à bien des errements.

Car si les préjugés sont rassurants pour ceux qui les adoptés, ils sont un danger pour tous les autres

Et le danger devient mortel dès que les préjugés sont figés en certitudes”.

Qui sait encore si notre sage était chinois, ou bantou, ou guarani, ou autrichien ?

Aujourd'hui, pour ce qui nous concerne ici, c'est à autour de l'idée de restitution du patrimoine africain que foisonnent les préjugés.

Avant de trop avancer dans les malentendus avec nos amis africains, si l'on souhaite éviter de heurter maladroitement leur sensibilité, il serait bon de mettre un peu d'ordre dans nos idées. Et donc de tordre le cou à nos innombrables préjugés, aux démagogies de toutes provenances.

Les questions sont simples :

- . Que restituer ?
- . À qui restituer ?
- . Pourquoi restituer ?

• Que restituer ?

Le premier gisement français d'objets africains plus ou moins anciens ou traditionnels est le Musée du quai Branly-Jacques Chirac. Sa base de données est librement accessible. Pour l'Afrique elle compte 52 606 objets de toutes sortes, vraiment de toutes sortes. Le nombre inclut les objets provenant d'Afrique du Nord comme ceux provenant de pays aujourd'hui anglophones, lusophones et de l'Éthiopie.

Ils sont tous scrupuleusement inventoriés, dénommés, en général mesurés, souvent pesés, sommairement décrits. Ils sont protégés des aléas du climat (températures, humidité,...).

On trouve aussi bien des objets dogons (1070 objets) que des objets adiokrou (1 objet).

On trouve de très rares chefs d'œuvres, bien plus d'objets d'art disons intéressants et beaucoup, vraiment beaucoup d'objets d'intérêt uniquement ethnologique.

Ainsi, parmi les sculptures, les plus nombreuses sont celles que le marché de l'art désignerait arbitrairement, à tort ou à raison, de "qualité moyenne" ou "sans intérêt". Il n'y a pas de tri esthétique (ce n'est pas un musée du "type Metropolitan" de New York). Les masques dogons, en général peu spectaculaires, sont par exemple accompagnés d'un vieux tapis sans autre intérêt qu'ethnologique (53x62 cm, 822 grammes, inv. 71.1931.74.1885), de pierres dont quelqu'un a bien du connaître un jour l'intérêt documentaire (inv. 71.1931.74.2051 et 2081), d'un très banal couteau de forgeron (inv. 71.1971.16.14), d'un mors de cheval non décoré (inv. 71.1982.5.19) et de bien d'autres choses encore.

Par contre l'unique objet adiokrou est un beau bijou. Un "bijou d'applique anthropomorphe" (inv. 71.1892.72.3) qui est entré dans les inventaires en 1892.

On note au passage 7 objets balante dont 6 masques en vannerie tressée. La moitié de ceux-ci proviendrait du Sénégal, l'autre moitié de Guinée-Bissau.

A propos du Sénégal une approche par pays nous indiquera 1535 objets, dont au moins 2 petits objets figuratifs, des objets d'art populaire en terre cuite peinte (une poule et un cavalier). Mais quiconque a pris au moins une fois la peine de consulter la base de données aura surtout trouvé des quantités de sandales, calebasses, chapeaux de paille, houes, faucilles, sacs, paniers et autres poignards... Et aussi quelque dizaines de dessins d'écoliers et quelques centaines de dessins, d'aquarelles et gravures diverses parmi lesquelles se sont égarées un "Istanbul vu du Bosphore", un "Deux Marquisiens devant leur *fare*" ou encore un "Crète : fortifications de la Canée".

Il faut dire que Dakar, il y a longtemps capitale de l'Afrique Occidentale Française, a recueilli beaucoup de choses en provenance d'autres pays que le Sénégal. Ce pays musulman n'a pour sa part produit presque aucun de ces fameux objets d'art africain qui constituent le patrimoine artistique qui occupent l'esprit des restituteurs.

Pour un minimum de sérieux, il faudra que quelques personnes retenues pour leur compétence, appuyées par un budget adéquat, établissent des critères de tri et de choix dans cet énorme magma d'objets entrés à des époques diverses. Les dates d'entrées dans l'inventaire sont bien documentées, mais pas les dates de sortie d'Afrique, non plus que les raisons de la sortie.

Dans presque la totalité des cas on ignore la date de leur réalisation dans leur milieu d'origine.

Ces objets sont entrés pour des raisons diverses (non documentées, sauf dons ou missions), venant de peuples divers (les provenances culturelles sont le plus souvent correctement documentées), et d'un intérêt patrimonial incertain (jamais évalué).

Il paraît préférable que les éventuels pays récipiendaires soient consultés à propos de ces critères. Il faudra ensuite passer au crible des critères retenus ceux des 52 606 objets qui proviennent des pays francophones de l'Afrique dite du Sud du Sahara (hors la RDC). Ce sera un long travail.

Cette équipe de vrais spécialistes devra bien sûr être animée par une personnalité acceptée, une personnalité incontestable qui ne suscitera aucune réserve. Pas un possible récipiendaire.

Nous dirons une personnalité sans préjugés. Un Sami ? Une Japonaise ?

• **A qui restituer ?**

Un patrimoine se restitue à un organisme officiel.

Que cet organisme soit un musée n'est pas obligatoire. Mais si la restitution ne vise pas une présentation aux populations africaines il ne s'agirait alors plus que d'une banale cérémonie diplomatique. Certes les gouvernants de tous les continents adorent les cérémonies diplomatiques. Mais la raison ne paraît pas suffisante pour engager un tel processus.

Rappelons qu'on ne restitue qu'une fois.

En cas d'échec, le patrimoine perdu ne peut jamais être ressuscité. Et nous aurons la faiblesse d'avancer que le patrimoine africain doit aujourd'hui, jusqu'à nouvel ordre, être considéré comme partie essentielle du patrimoine mondial.

On a donc le droit d'être inquiet. Très inquiet. Des procédures de restitutions sourcilleuses (et donc détaillées) doivent être pensées puis mises au point. Des garanties absolues doivent être données.

Des Musées, donc. Des musées visibles et visitables. Des musées gérés, équipés, climatisés, gardés. Des personnels très variés, suffisants, compétents, incontestables, financés, motivés.

Ces musées seront chargés de recevoir et de sauvegarder, sans faille, de façon totalement pérenne, le stock patrimonial qui leur sera attribué. Chacun sait que les objets des Arts Premiers sont parmi les plus délicats à conserver et à restaurer.

Ces musées devront aussi organiser et surveiller la présentation au public.

On peut ici, juste pour donner de simples pistes, faire un tour rapide, qui sera très sommairement documenté, de la situation des grands musées existants.

Mais une évaluation complète et scrupuleuse de ces musées reste à faire. Vu l'importance de l'enjeu cette étude préalable devra être menée de façon parfaitement sereine. Bien sûr cette évaluation devra être tout à fait indépendante des autorités des différents pays concernés.

Si on veut sauver un patrimoine, concrètement, la politique n'a rien d'autre à apporter que des financements.

A Dakar se trouve l'IFAN. En 1960 L'institut Fondamental d'Afrique Noire a pris la suite de l'Institut Français d'Afrique Noire qui avait été créé en 1938. Peut-être pensait-on à l'époque continuer les idées des prestigieuses Ecole Française d'Athènes, Ecole Française de Rome et Ecole française d'Extrême-Orient. Le musée est aujourd'hui rebaptisé Musée Théodore Monod.

L'IFAN reçut en dotation en 1960 quelques 26 000 objets en provenance de tous les pays de l'ancienne AOF : Mali, Haute-Volta (aujourd'hui Burkina Fasso), Guinée, Côte d'Ivoire (peut-être le fonds le plus abondant), Niger, Dahomey (aujourd'hui République du Bénin), Togo. Mais aussi de l'ancienne AEF : Cameroun, Gabon. Et encore de pays anglophones : Sierra-Leone, Liberia, Nigeria.

Leur état de conservation, souvent signalé comme préoccupant, n'est pas connu. Leur localisation ne semble plus, aujourd'hui, complètement établie. Mais les rumeurs ne sont que des préjugés et tout cela reste à vérifier si on pense restituer quelque chose au Sénégal.

Le plus déroutant est que, aujourd'hui, sauf erreur, il semble que le Sénégal n'ait procédé à aucune restitution d'au moins une part de ces milliers d'objets aux Etats de leurs pays d'origine et qu'il ne l'ait pas non plus jamais envisagée.

A Ouagadougou est le Musée National de Ouagadougou. L'expert bien connu Christopher D. Roy nous informe dans son ouvrage grand public publié en 2015 que « tous les objets du musée avaient été acquis dans les années 1950 par Guy Le Moal, important anthropologue français, mais Toumani Triande les a vendus dans les années 1970 et 1980 alors qu'il était directeur de l'institution. Aujourd'hui le musée n'a qu'un ensemble très pauvre et restreint d'objets. »

Abidjan a vu en 2011 son Musée être l'objet d'attaques de bandes armées. On n'a jamais bien su si le musée avait reçu une roquette ou des tirs de mortiers. Mais il est certain qu'il a été endommagé et pillé. Auparavant on évoquait un fonds de 15 000 objets.

Aujourd'hui le musée est reconstruit, rebaptisé Musée des Civilisation Ivoiriennes.

Sans poursuivre plus loin la curiosité sur les pays autrefois sous tutelle française, on peut procéder à un tour d'horizon rapide vers les autre pays.

A Ifé, au Nigeria, se sont retrouvées les extraordinaires têtes d'*Omi*, chefs-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre du patrimoine mondial. Selon le Registre Mondial des Objets volés, "entre avril 1993 et mars 1994 une quarantaine de pièces a été volée au Musée d'Ifé. Certaines avaient été présentées lors de la fameuse exposition des Galeries Nationales du Grand Palais du 16 mai au 23 juillet 1984".

A Owo, encore au Nigéria, toujours selon le Registre Mondial des Objets Volés, "successivement en mai 1993 et mai 1997 les gardiens du musée ont été sauvagement attaqués, l'un d'eux a été tué et les autres blessés grièvement".

A Kinshasa, avait été créé dans les années 70 l'Institut des Musées Nationaux du Zaïre (aujourd'hui République Démocratique du Congo).

Avec l'animation et l'expertise de personnels qualifiés cet Institut put procéder à la collecte, à la documentation, à la conservation de quelques 40 000 objets d'art et/ou d'intérêt ethnographique en provenance de toutes les régions du pays et en particulier de la région Kuba (un catalogue d'exposition présente des objets provenant de 26 cultures différentes).

Après la chute de Joseph Désiré Mobutu, initiateur et protecteur de l'institution, il apparaît qu'une quantité inconnue d'objets (la totalité ?) a disparu.

Aujourd'hui leur inventaire n'est pas consultable, leur localisation n'est pas établie.

En priorité : préparer les récipiendaires

Point n'est besoin de continuer encore ce tour d'horizon. On aura compris qu'il n'est plus temps de se cacher pudiquement derrière les excuses confortables du "politiquement correct".

Il est au contraire urgent de commencer tout de suite à aider nos pays amis dans la définition et la mise en œuvre de cette tâche de longue haleine qu'est la conservation du patrimoine.

Se voiler la face devant la situation de ce jour me semble malsain.

Refuser de préparer la restauration de la dignité de nos amis me semblerait honteux.

L'inventaire de la situation actuelle ne peut être confié à des Français ni à des Africains.

D'où la nécessité de trouver, par exemple, des Samis. Ou des Japonaises. Ou les deux.

• Pourquoi restituer ?

Voilà la question périlleuse, celle qui fâche, qui déchaîne les passions, qui justifie les informations les plus fausses, qui heurte les sincérités, qui déchaîne les pires mauvaises fois.

Il faudra bien tordre le cou aux innombrables préjugés, aux démagogies de toutes provenances.

Soyons réalistes : la haine n'est jamais loin.

On doit restituer parce que des "décolonisateurs" se sont bâti un fonds de commerce qui leur est utile et qu'ils ont réussi à très bien se vendre. Ils y font leur carrière. Pour ce faire ils ont manipulé la caricature et la haine comme d'autres ont créé n'importe quelle rumeur.

Les préjugés d'abord, les rumeurs ensuite, les lynchages enfin.

D'abord on utilisera un sentiment fort. L'indignation est d'un emploi commode. Il suffit d'évoquer quelque horreur inacceptable. En termes commerciaux on a appelé ça "l'accroche".

Ensuite on explique. On révèle. Peu importe ce que l'on évoque, puisque l'indignation est telle qu'elle fait accepter les explications les moins vraisemblables. A ce stade les rumeurs ne sont plus longtemps rumeurs, elles deviennent des certitudes, puis des faits.

Enfin, le lynchage n'étant plus vraiment de mise dans l'Europe d'aujourd'hui, on ordonnera l'expiation. L'expiation exige la honte et, mieux, l'humiliation. Elle réduit au silence.

Pour expier, on peut recourir à la restitution. "Facile, pour ceux qui se foutent de l'art nègre".

Il faudra bien un jour qu'une analyse historique sérieuse explique comment, pourquoi, depuis un demi-siècle, se sont stratifiées tant de falsifications sur la période des administrations dites coloniales.

Car les préjugés qu'on a utilisés ici sont ceux qu'engendre la culpabilité. Cette grande originalité des cultures européennes, dites aussi judéo-chrétiennes.

En Occident, rien ne s'oppose à ce que sa propre culpabilité soit imaginaire (un simple préjugé).

Mais il y a bien mieux : la culpabilité collective. On peut y recourir quand on n'est pas personnellement responsable.

On a le choix : la famille (chacun doit balayer devant sa porte), le groupe (l'équipe de foot n'a pas été bien avec untel), la ville (pensez donc à tel ou tel port autrefois ré-exportateur d'esclaves), le pays (les français ont fait ceci ou cela qui est condamnable).

La culpabilité collective a l'avantage qu'on peut ne pas penser à sa propre punition mais qu'on peut envisager une punition collective dont on ne souffrira que peu ou pas du tout.

Autour de cette prémonition on peut agréger tous les préjugés, on peut renforcer toutes les invraisemblances, et bientôt justifier toutes les haines. Et haïr soi-même, sans danger, à l'abri du réflexe complicitaire.

On peut aussi vous aider dans cette démarche : aujourd'hui un culpabilisé rencontrera sans difficulté un culpabilisateur. C'est le temps des culpabilisateurs. La tâche est facile : les auditeurs sont prêts à écouter tout ce qui justifier leur inquiétude.

Nos modernes décolonisateurs n'étaient pas nés avant les indépendances. Mais ils agglomèrent culpabilisés et culpabilisateurs. Ils sont peu friands de vérités autres que celle qu'ils ont fabriquées avec leurs préjugés, volontairement aveugles aux faits historiques.

Et ils ont une carte majeure, celle qui emporte toute la mise : ils trouvent partout de véritables victimes. Ou plutôt de véritables descendants de victimes. Et des enfants de descendants de victimes. Pas difficile : qui, en Afrique, en Europe, en Asie ou en Amérique n'est pas statistiquement descendant d'une victime ? De nombre de victimes ? Qui ?

Les lois de la statistique et de la démographie sont telles que personne ne peut y échapper.

Les mêmes lois nous apprennent que tout un chacun est descendant d'un coupable.

On rappelle donc à untel qu'il est descendant de victimes, on brandit sa victime, on l'excite au besoin, on couvre de honte les descendants de coupables avec tout ce qui rappelle de près ou de loin la vilénie.

On a ainsi sa place au soleil.

Et tout cela fonctionne très bien dans notre monde occidental, et même de mieux en mieux. Mais demandez à un chinois : "et vous, à propos de la culpabilité intrinsèque au genre humain, omniprésente, celle qui est en chacun de nous dès le premier âge, qu'en pensez-vous ?"

Vous le verrez très embarrassé, ne sachant quoi en penser, parcourant en silence très vite toutes les hypothèses (un piège ? un cas de folie ? une provocation ? une mise en garde ? un appel à l'aide ?...) et s'il vous répond par autre chose qu'un sourire poli, ce sera sans doute pour vous aider : "si vous vous faites prendre vous irez en prison".

Réapprendre l'Histoire et réhabiliter sa vérité.

On est toujours obligé de passer du temps dans l'examen des arguments d'une imposture.

Et d'abord l'Histoire ne doit pas être grossièrement déformée, encore moins réinventée pour justifier les haines comme l'ont fait les plus virulents imposteurs au 20^{ème} siècle. Elle ne devrait plus être outragée, lynchée comme on sait le faire en ce début de 21^{ème} siècle.

Il y a eu assez d'abominations dans la planète coloniale pour qu'on s'abstienne d'en rajouter. Sinon, que laisserait-on comme espoir aux suivants ?

Espérons qu'enfin quelques enseignants, curieux d'esprit, lassés des enchaînements de thèses répétitives non vérifiées, seront tentés par le retour à la recherche factuelle de base, la seule sur laquelle on peut s'appuyer pour connaître d'abord, comprendre ensuite, évaluer aussi.

Osons donc leur soumettre, pêle-mêle, modestement, quelques questions simples, même pas des directions. Des questions préparatoires à une définition de programmes tournés vers ce qu'est le premier but de l'Histoire : décrire honnêtement le passé.

Des questions premières, simples, naïves, qui permettraient de quitter enfin le terrain des arguments de terrasse de café.

Sur le fond :

Pourquoi répéter qu'on a peut-être fait du mal mais qu'on doit aussi dire le bien qu'on a fait ?

Et pourquoi dire que, descendant d'esclave, on devrait être indemnisé ou même pensionné ?

Est-on sûr qu'être victime est un mérite qui s'obtient par héritage ?

Et est-on sûr qu'être coupable est une indignité qui s'obtient par héritage ?

Sur l'esclavage :

De Zanzibar, d'Alger ou de Ouidah (sur la Côte des Esclaves), quel site a vu transiter le plus grand nombre d'esclaves ?

De Ghézo (avec Francisco Felix de Suza), de Tipo Tip (nommé gouverneur du District des Cataractes) ou de Samory Touré (surnommé le résistant à l'invasion étrangère), lequel a asservi le plus de gens ?

Avant l'indépendance, dans quel Etat du sahel tous les esclaves ont-ils été rachetés et affranchis, un à un, payés au comptant, par la République Française ?

Sur le cadre d'action :

Dans les années cinquante sur quels chiffres se basait le cartierisme, cette doctrine qui appelait à donner sans délai l'indépendance aux « pays d'Afrique noire » parce qu'ils étaient beaucoup trop coûteux ?

Sur les institutions :

Quelles furent la nature et la réalité des différences entre les pratiques des colonies, protectorats, territoires sous mandat de la Société des Nations, territoires sous tutelle des Nations Unies ?

Quelles furent la nature et la réalité des différences entre les pratiques des administrations françaises, allemandes, britanniques, portugaises, belges... ? (Enseignement, santé, justice, impôts, édilités, infrastructures,...)

Sur les missionnaires et les prédicateurs :

Comment mesurer l'effet sur les patrimoines artistiques des actions d'Asekou Sayon ? De William Harris ? De Simon Kimbangu ? Du culte de Massa ? Du Culte de Mademoiselle ?...

Comment mesurer l'effet des actions continues des imams ? Des missionnaires chrétiens ?

Comment leur action a-t-elle évolué ?

Sur les chiffres repères :

Y avait-il plus de français résidant à Bamako, à Abidjan, ou dans la rue d'Isly à Alger ?

Combien de français résidents, avant les indépendances et après elles, constituaient-ils les marchés locaux des arts premiers ?

Supplique pour un Sami et une Japonaise

Que restituer ? A qui restituer ? Pourquoi restituer ?

On a compris qu'il conviendrait de confier tout ceci à des personnes étrangères à ces enjeux absurdes de culpabilisation, déculpabilisation, falsification de l'histoire, mensonges et oublis volontaires ou non.

Il nous faut des personnes étrangères à nos antécédents collectifs.

Qu'il me soit permis, humblement, de proposer de rechercher un Sami.

Il ne s'agit pas d'une boutade.

Certes un Sami n'est pas noir. Il est blanc, blond, a des yeux bleus. Mais être noir ou blanc ne donne ni n'enlève aucune qualification en la matière. Penser le contraire ne serait que le fruit d'un préjugé insupportable.

Par contre, c'est un fait, les Sami sont tous d'origine animiste.

Comme sont animistes toutes les cultures à l'origine de la création des arts africains.

Et ils ont longtemps été fortement brimés par des gens de culture monothéiste. Au point de les avoir privés de terres et d'état civil. Chrétiens et musulmans ont parfois tendance à déconsidérer les animistes.

Nomades, les Samis ont montré, notamment par leurs magnifiques costumes, leur très fort penchant naturel pour la recherche de la beauté.

Un Sami donc.

Mon premier préjugé personnel sera qu'il convient de créer un duo avec une dame. C'est ainsi. Je proposerais une Japonaise.

Là encore il ne s'agit pas d'une boutade.

Les Japonaises ne sont ni françaises ni africaines, ni noires ni blanches.

Mais elles sont toutes d'origine première animiste.

On sait comment le Japon a écarté les tentatives d'immixtion des religions exogènes.

Et, depuis longtemps, les capacités japonaises à évaluer les meilleurs des choix esthétiques semblent un don naturel qui a forcé l'admiration du monde.

Bien plus, si je me permets d'exprimer un point de vue plutôt commun, l'admirable sérénité, la merveilleuse capacité d'écoute, la maîtrise des propos et la courtoisie sans faille des dames japonaises sont si incontestées qu'elles en sont exemplaires. Écoutons les femmes exemplaires.

Une Japonaise donc.

PS :

Le lecteur aura remarqué que la citation en italique et entre guillemets présentée en introduction à ce document ne comporte aucune date, aucun lieu. Aucun chiffre non plus. La source reste imprécise. Tout ceci a néanmoins l'apparence d'une réalité. Ne contenant aucune information réelle cette tromperie ne peut être démentie. Elle devient donc crédible. Car avec un tel procédé peu importe que le contenu soit extravagant ou pertinent.

Bien que ce texte ait déjà été transmis aux membres de l'Association présents le 9 avril dernier lors de l'intervention de Georges Harter, nous avons pensé le communiquer ici à l'ensemble de nos lecteurs.

En outre, l'auteur conseille la lecture de l'article suivant intitulé *Le « décolonialisme », une stratégie hégémonique : l'appel de 80 intellectuels* et paru dans *Le Point* du 4 décembre 2018 :

https://www.lepoint.fr/politique/le-decolonialisme-une-strategie-hegemonique-l-appel-de-80-intellectuels-28-11-2018-2275104_20.php

Libre Expression

Quand faire, c'est croire

Martine Belliard-Pinard



À l'occasion du Bourgogne Tribal Show qui se tient cette année à Besanceuil du 30 mai au 2 juin, il a été demandé aux participants de faire une courte présentation sur un sujet libre. Dans cet environnement consacré aux objets de multiples cultures du monde, j'ai choisi de parler des sculpteurs, des artistes, des artisans, qui ont réalisé ces oeuvres et plus généralement de ceux qui donnent, d'une certaine façon, vie à des objets, des hommes aussi que l'on nomme volontiers "féticheurs" (nom ô combien galvaudé) auquel je préfère celui de "spécialiste". Mais spécialiste de quoi ? Au-delà du geste technique, se profilent des talents pouvant nous apparaître étranges à nos yeux d'Occidentaux et mettre à mal notre raison cartésienne... c'est ce que nous allons voir au travers de quelques exemples.

À la manière du philosophe du langage J. L. Austin, qui le premier, avait parlé de "performatifs" pour désigner certains énoncés qui sont en eux-mêmes l'acte qu'ils désignent, notion rendue célèbre par ses conférences réalisées sous le chapeau "Quand dire c'est faire", j'ai voulu retourner la proposition en m'arrêtant sur ce que c'est que ce **faire**, et montrer combien dans certaines cultures il pouvait conduire à la fabrique d'objets qui étaient capables de "faire" eux-mêmes, des objets tellement puissants qu'on les a qualifiés d'**objets-dieux** et par suite de **croire** à leur agentivité tant bien même nous avons du mal à les imaginer dotés d'une intentionnalité...

Le fétiche, le faire et la force vitale

Fétiche vient du mot **feitiço**, un terme portugais qui désigne à l'origine quelque chose de "fabriqué". Cela a induit rapidement l'idée de quelque chose d'artificiel, de "trafiqué" ou lié à des manigances magiques comme le sortilège. Rien n'est plus faux comme nous allons le voir.

En Afrique, et plus précisément en pays mandingue, les sculptures sont appelées : *jirimogonin*, ce qui signifie "petites personnes en bois". Ce terme englobe les statuettes mais aussi les marionnettes et quelques masques.

Sculpter se dit *désé* ou *jiridésé*, c'est-à-dire tailler (le bois). Le bois, *jiri*, est considéré comme une substance ou matière vivante, forte, active par excellence... Ce sont souvent des hommes appartenant au groupe des forgerons (*numuw*) qui ont la charge de la production artistique (et, par le passé, celle des sociétés masculines).

En grec ancien, fabriquer, faire, c'est *poieo*.

Poiete désigne l'artisan, et **poiê-ma**, le résultat de son action. Pour les Grecs, les poètes sont les artisans de la parole, ils ont une technique, une connaissance et leur réalisation doit recevoir l'aval des dieux.

Ce sont eux qui nous révèlent par les mythes les pratiques rituelles.

Par exemple, l'autel d'Éryx décrit par Élien (*Sur la nature des animaux* X, 50), agit dans le processus de présentification de la déesse Aphrodite. Chaque jour, le feu brûle car on sacrifie un très grand nombre de victimes et pourtant chaque matin, il ne reste rien excepté de la rosée et de l'herbe fraîche qui repousse chaque nuit. L'autel constitue un pivot et joue le rôle d'une antenne posée dans un territoire, permettant ainsi de communiquer. C'est aussi un **organisme vivant** qui absorbe les victimes et redonne "en échange" les signes d'Aphrodite : la rosée et l'herbe.

En quechua, l'artisan est **camayoc** et *camac* signifie **force vitale** : L'artisan est donc celui qui apporte de la vie à la matière

Tobunga, en maori, est l'artisan, le spécialiste (*Tufunga* en samoan, *Tabu'a* en tahitien). Il est aussi prêtre. Il a un statut privilégié, héréditaire. Le geste technique devient geste rituel car le *tobunga* est investi de **mana**, cette énergie vitale (comme pour le *camayoc*) qui se propage dans son travail du bois, de la pierre, du sennit (fibre de coco).

À Tahiti, dans les temps anciens, l'un des objets les plus frappants était probablement cette forme oblongue présentant extérieurement un tressage de fibre de coco.

Il s'agit d'un **to'o**, présenté comme une image divine.

Ce dernier consistait en une armature de bois recouverte d'un lacs étroit de sennit (tressage fin de cordelettes de fibres de coco), de diverses couches de tapa enroulées avec des plumes rouges. Parfois, mais plus rarement, des traits humains étaient figurés à la surface de l'enveloppe : bouche, nez, yeux, bras, mains, nombril.

L'objet appartenait à la famille et était conservé dans le *marae*, gardé dans un coffre sacré.

Le *to'o* constituait une matérialisation du divin, une présentification du Dieu 'Oro, à la fois dieu de la guerre et de la fertilité.

Mais de quelle manière, un bâton enveloppé de la sorte pouvait-il constituer une représentation du divin ? (*est-ce la bonne question ?*)

Si leur forme peut nous surprendre, le fait que ces objets soient ou non iconiques ne constitue pas réellement un problème si l'on veut bien considérer qu'ils précèdent des choses de la Création, et donc ne peuvent avoir une forme propre



Bien au contraire, leur aspect proche de celui d'un pilier en réduction constituerait une référence pertinente par rapport aux mythes de création et à l'existence d'un pilier-bâton originel séparant le Ciel de la Terre et rendant possibles la Terre et ses êtres.

Ce qui interroge et rend complexe la question de la matérialisation du divin est le rituel même : Une cérémonie annuelle appelée *Pa'iatua* (litt. *l'enveloppement des dieux*) au cours de laquelle le *to'o* de chaque marae était dépouillé de son enveloppe qui était renouvelée ; l'armature de bois était nettoyée, enduite d'huile et exposée au soleil. De nouvelles plumes rouges remplaçaient les anciennes, puis une nouvelle enveloppe était appliquée; le tout était accompagné de chants. Les prières deviennent "objectifiées"... de l'importance de la parole !

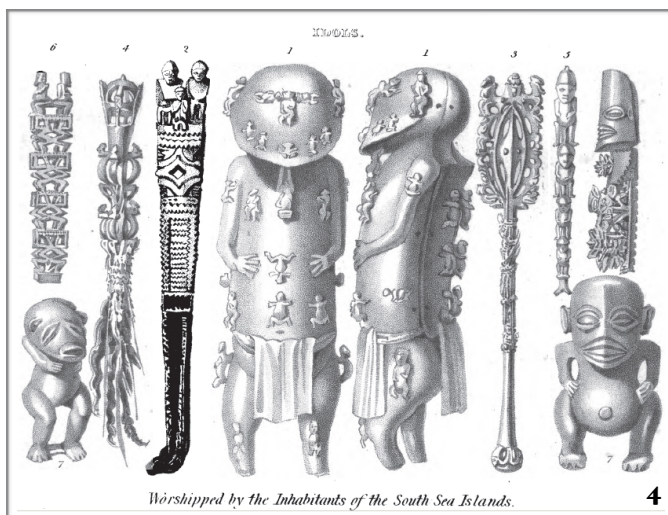
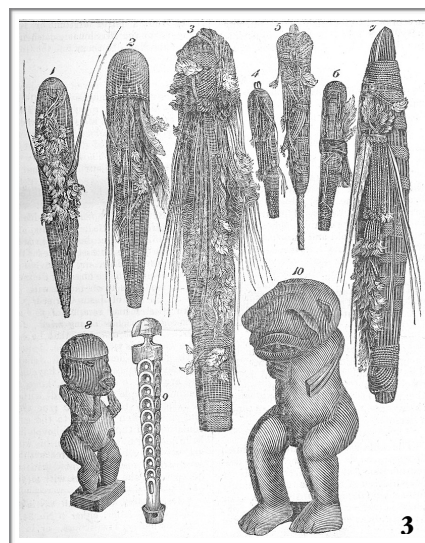
Les anciennes plumes rouges étaient redistribuées aux *to'o* "mineurs" dans le sens de divinités de moindre importance et ce parallèlement à la hiérarchie humaine. Le *to'o* était aussi indispensable au rituel d'investiture des chefs (les *Ari'i*) : Les *Ari'i* semblaient faire les dieux et les dieux faire les *Ari'i*.

D'autres objets possèdent en Polynésie des ressemblances formelles et symboliques avec les *to'o*. Il s'agit des dieux bâtons (Staff gods) de Rarotonga) ainsi que ceux de Nouvelle Zélande (God sticks) et de manière différente, les images anthropomorphes du divin des îles Cook (*Atiu*).

Les premières ont en commun l'existence d'une âme en bois et le procédé d'activation des objets par l'emmaillotage, avec l'apport de plumes notamment, l'addition de chants.

C'est ce qui est place en Nouvelle Zélande pour les God sticks *Whakapakoko* au cours d'une cérémonie *Kauila Hulubulu*.

Elsdon Best (*Maori religion and mythology*, 1824) insiste sur le fait que ces figures devaient être habillées et qu'elles ne devenaient "habitées" par le divin que lorsque le prêtre récitait des incantations tout en torsadant une cordelette sacrée autour d'elle et en peignant la pièce d'ocre rouge.



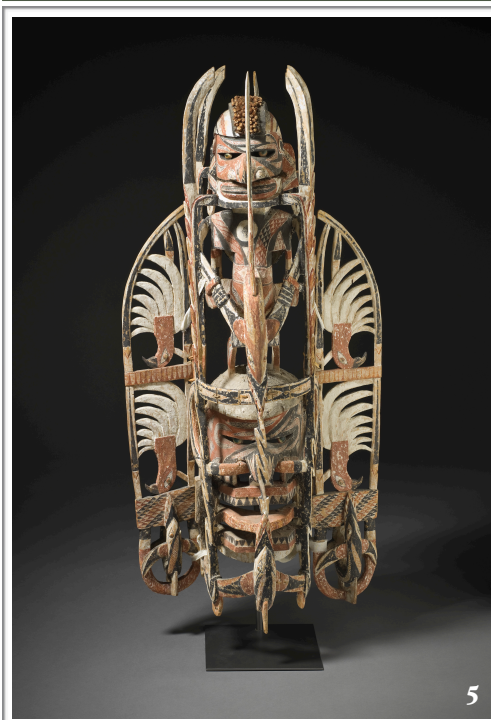
Aux îles Cook, un système de chefferie à ascendance divine et une stratification de la société existait du même type qu'à Tahiti. Le dieu était matérialisé par un bâton taillé dans du bois de fer, de grande dimension, sculpté en partie supérieure par la figuration d'une tête aplatie avec, en-dessous, une rangée de figures vues de face et profil et en partie inférieure, la figuration d'un phallus.

Ce bâton de bois sculpté (*atuarakau*) était entouré d'une épaisseur importante de tapa à l'intérieur de laquelle se trouvaient des plumes rouges et de pièces de nacre. Il semble qu'à chaque nœud correspondait un événement ou une lignée généalogique ; les motifs traduisaient le

rôle central de la généalogie, la force de la continuité d'une lignée.

Ce qu'il y a donc de particulier, (à Tahiti mais aussi en Nouvelle Zélande et dans les îles Cook), c'est qu'on peut proprement parler de capture des prières et de matérialisation de celles-ci dans le processus. On pense à l'analogie chrétienne "Quand le Verbe se fait chair"; ici, ce sont les prières capturées qui deviennent le corps des dieux.

Il existe encore d'autres représentations du divin où l'importance donnée à l'emmaillotage est encore plus visible. Il s'agit des représentations non-anthropomorphes des îles Cook : l'importance de la ligature qui est un élément récurrent dans le monde polynésien prend ici tout son sens. (cf. gravures)



5

En Nouvelle-Irlande, les rites **Malagagan** sont des cérémonies où l'on transmet les droits d'une génération à l'autre lors de "secondes funérailles". Des personnes de la famille du défunt sont allés consulter un sculpteur et lui ont donné un certain nombre d'indications par rapport à ce qu'elles avaient retenu de leur dernière vision d'une telle image lors d'anciennes funérailles dans la famille. À partir de là, c'est par le rêve que le sculpteur doit imaginer le subtil agencement qui réalisera la synthèse de la mémoire des Anciens, la réalité des motifs du clan, les avoirs et les dettes du défunt. Une fois produite, l'œuvre sera installée dans un espace enclos d'une barrière de feuillage, interdit aux femmes et non initiés. On dit que le sculpteur aura créé **une nouvelle peau**.

Dans ces sociétés de Nouvelle-Irlande, les droits des individus et la terre sont transmis par la mère. À la mort d'un homme, plusieurs clans vont se trouver impliqués : celui de sa mère dont l'oncle utérin constitue un personnage central dans ces configurations, de sa femme mais aussi de son père. Ces clans autrefois reliés ne le sont plus, un vide s'est créé et l'érection d'une telle sculpture comble ce vide en matérialisant les transmissions.

Ce fouillis savamment ordonné est en quelque sorte une représentation de l'enchevêtrement des relations sociales : En créant cette sculpture, on capte à la fois l'énergie de défunt mais surtout on comble le vide de la mort.

Les fétiches africains

Charles de Brosse introduit cette notion en 1760 dans son ouvrage *Du culte des dieux fétiches*, il y décrit une forme première de religion caractérisée par l'adoration directe d'objets : "Le fétichisme apparaît comme le culte de choses inanimées, mais qui sont, pour le sauvage, douées d'une force mystérieuse".

Le mot était utilisé par les marchands du xve siècle pour désigner les charmes magiques et les amulettes africaines, puis il est passé dans le français colonial.

Ce mot dont vont hériter les anthropologues va être mis à mal par les préjugés évolutionnistes ; et la notion de "fétichisme" étudiée à l'aune du marxisme et de la psychanalyse nous sera léguée, entachée de malentendus, de glissements de sens et surtout auréolée d'un certain malaise.

Bref, un mot compliqué faisant intervenir une notion aussi complexe et ambivalente que celle du "sacré" !

Certains auteurs ont essayé de se débarrasser du mot *fétiche* en le traduisant par *autel*, mais c'est une solution insatisfaisante car le sens courant du mot autel fausse la représentation que l'on peut se faire d'objets tels que les *basiw* ou *boliw* de Guinée et du Mali, les *vodun fon*, les *minkisi* congolais, les *yapèrlè* minyanka, les *orisha* yoruba, etc. Pour désigner les *boliw*, Jean Bazin utilisait parfois l'expression qui peut sembler simple : "objets forts".

Des "choses-dieux" ?

Qu'est-ce qu'un fétiche ? Tentons une définition... C'est un objet pourvu d'une compétence, d'une agentivité (potentialité d'action demandant à être activée), d'une capacité d'action.

Le fétiche dégage un dynamisme car il est perçu comme **une énergie**, une **pile électrique**, un courant.

J'ai évoqué dans mes exemples polynésiens, le terme de "représentation du divin", de "capture du Sacré" ; mais ces expressions ne révèlent-elles pas que les dieux seraient "déjà-là", qu'ils pré-existeraient quelque part ?

Dans les rituels africains décrits ici, les dieux ne pré-existent pas, on les fabrique !



6

Le fétiche est tout entier constitué d'énergies manipulables investies dans cet objet qui condense des milliers d'ingrédients et de savoirs. Son aspect est souvent inachevé car il est en constante construction. Il est vivant et est aussi une matrice en train de générer sans cesse des corps différents, de véritables fabriques d'efficacité contre les peurs et les maux. Dans le Vodou par exemple, on fait face à un "bric-à-brac d'objets incroyables, fragments de malheurs subis, d'expressions de souffrances et de débrouilles, empreints d'histoires personnelles... Et c'est cette "chose" qui va mettre en place des arrangements nouveaux afin de maîtriser le désordre.

Relation homme-fétiche

Plus que la chose elle-même, la relation qui l'unit à l'homme est ambiguë puisqu'on évoque souvent un mariage mystique entre un humain et une entité devenue une "chose-personne". L'acquisition d'un "objet fort" de la sorte s'effectue toujours selon une procédure calquée sur la demande en mariage.

Le processus de transformation de la matière et de la création est une activité qui se répercute sur ceux qui l'exercent et qui doivent s'astreindre à des jeûnes, des veilles, et autres interdits.

Composition

Chez les Mandingues, les fétiches se composent de substances fort diverses : terre, bois, sang animal et humain, eau, éléments minéraux et végétaux bouillis, séchés ou réduits en poudre, plumes, griffes, cornes et ossements, produits d'artisanat, etc.

De forme conique, oblique, ou encore s'apparentant à des amalgames hétéroclites accolés, certains sont transportables tandis que d'autres doivent rester immobiles.

Plus généralement la composition fait appel à toute une pharmacopée, celle-ci est "entretenu" par un constant renouvellement, un "arrosage" opéré lors des sacrifices.

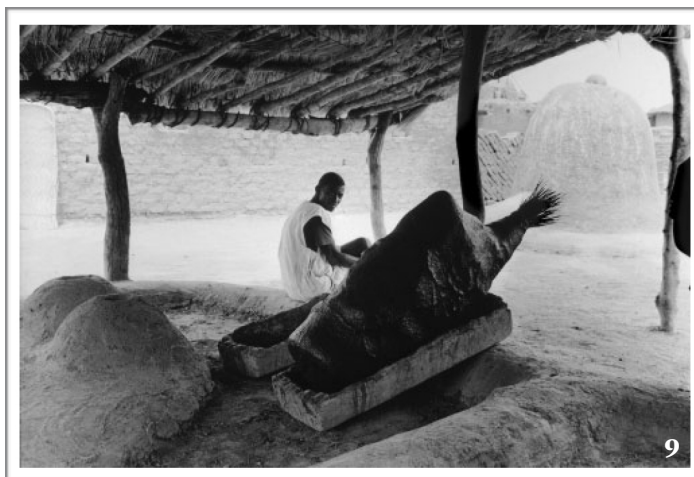
Il nous faut revoir nos conceptions sur les matériaux : ceux-ci ne sont pas inertes, figés mais bien plutôt en formation continue. Avec eux, le fétiche est capable de créer son propre environnement.

Rituel et sacrifices

Le rituel apparaît comme le moyen d'inciter le fétiche à l'action, il ne consiste pas à "nourrir" un dieu mais à sceller une alliance, celle de l'homme et du fétiche. Les modes de communication non linguistiques sont largement mobilisés (gestes, libations) mais des chants, des psalmodies interviennent constamment.

Le fétiche et son maître deviennent intimement unis, leurs corps forment un "continuum".

En effet, l'humain lui délègue à ce moment sa capacité d'action et se soumet à des interdits, il se choisit d'une certaine façon alors que le fétiche se réifie au cours de la pratique rituelle.



Le fétiche : une “quasi-personne” ?

Nous ouvrons là une véritable boîte de Pandore lorsque nous voulons aborder la question de personne. Si l'on prête au fétiche une capacité d'action, que lui manque-t-il pour être une personne ?

Notre tendance à vouloir balayer cette hypothèse nous conduit à suggérer qu'il a un intérieur différent du nôtre, qu'il n'est pas capable de se tourner vers lui-même... mais n'est-ce pas là une conception héritée du christianisme qui nous pousse dans cette voie ?

La notion de personne a bien varié à travers les âges depuis la *persona* latine qu'était le masque tragique, rituel à celle, romaine, où elle devient un fait fondamental de droit...

Les Stoïciens vont lui ajouter un sens moral, celui d'un être conscient, indépendant, libre autonome, responsable ; les Chrétiens la considéreront comme une entité métaphysique, et elle prendra son sens moderne avec Fichte et Kant pour devenir une substance individuelle de nature rationnelle.

Mais qu'en est-il du critère d'identité personnelle ? Psychologique pour les uns, c'est alors la conscience qui fonde l'identité ; corporel pour les autres, on a une personnalité psychique tandis que l'on est son corps.

Au-delà de ces définitions et dans une perception proprement occidentale, les relations qu'une personne entretient avec son environnement social sont extrinsèques à son *moi* : la personne existe en soi. Le corps constitue le minimum garant de la continuité de la personne en tant qu'une et indivisible. Ce n'est absolument pas une conception partagée par de nombreuses sociétés !

Pour certaines, on parlera de **personne disséminée** (cf. Gell A.), et c'est probablement Marilyn Strathern qui, la première dans les années 60, va révolutionner l'approche de la personne et du genre grâce à ses études de terrain en Mélanésie : la personne apparaît être un “microcosme de relations”. Si les relations sont internes aux personnes, M. Strathern en déduit que la personne dès lors “divisible” est à même de disposer des parties d'elle-même et peut substantier la relation qu'elle entretient avec une autre.

Si la personne est définie par ses relations, elle est une somme de ses actions qu'elle performe, elle n'est donc pas donnée, il ne s'agit pas d'une catégorie ontologique mais du résultat d'un processus.

Mais, dans cette définition pour un “centre d'action” (comme le fétiche), a-t-on une pensée dotée de réflexivité ? Une entité dotée d'un for intérieur ?... certains diront d'une âme ?...et si la conscience se situait dans les relations, si elle n'était pas conçue de l'intérieur... *Pardon M. Freud* !

Pour aller plus loin...

À Cuba, les **nganga** (un mot bien sûr hérité du kikongo qui signifie devin, guérisseur) sont des récipients de terre ou de fer contenant des éléments de la nature, des métaux ouvragés et des ossements humains. Elles veulent constituer un monde en miniature.

Chaque *nganga* est unique et possède un nom propre. Elle est dotée d'une personnalité particulière qui est celle de l'esprit d'un individu précis dont le *palero* est allé choisir le crâne au cimetière et qu'il a introduit dans le chaudron ! Mais ce faisant, l'interaction est mutuelle puisque la *nganga* permettra au *palero* de devenir une autre personnalité. Elle modifiera le rapport du *palero* à lui-même

L'initié et le chaudron ont échangé des parties de leur personnalité pour ne faire qu'un, le sang du *palero* donne vie à la *nganga*.

Si les objets tirent leur pouvoir des éléments qui les composent, leur agencement dans l'espace y contribue aussi : Le *palero* met en place une scène avec, placée au centre, la *nganga*, et réalise un dessin (la *firma*) qui se révèle être un “diagramme d'actions” pour l'esprit du chaudron convoqué afin de résoudre le problème. Des flèches partent de la *nganga* et pointent vers quelque chose ou quelqu'un, on fait ainsi sortir le mort du chaudron et on l'envoie accomplir une mission.

En Haïti, un **wanga** ou “travail maji” fait partie de ces objets bric-à-brac, véritables microcosmes qui permettent de convoquer un esprit dans ce trop-plein de matières ou de choses, mais aussi et surtout pousse ce dernier à agir, à se “mettre au travail”. En effet, au cœur du vaudou en Haïti, se trouve la croyance en des esprits qui sont à même d'influer sur notre vie de tous les jours. Ce sont des *lwa* (ou *loa*) qui mêlent dieux africains, saints catholiques et esprits liés aux ancêtres haïtiens.

La grande salle du temple vodou où se déroulent les rituels possède en son centre un poteau, le *mitan*, par lequel les esprits peuvent “descendre”.

Des dessins produits sur le sol autour du poteau, sont là aussi des graphiques en acte, et le prêtre (un *bougan*) ou une prêtresse (une *mambo*) sont les facilitateurs du passage. Quant aux autels des *lwa*, ils sont surchargés d'objets et d'offrandes de boisson et de nourriture et arborent des couleurs différentes selon qu'on a affaire à des entités calmes et bienveillantes (*Rada Lwa*) ou rapides et colériques (*Petwo Lwa*). Les autels vaudou se chargent ainsi de bouteilles, remplies de l'âme des morts et de celle des vivants.

Des vivants ? C'est là que nous retrouvons une conception particulière de la personne. En effet, pour certains Haïtiens, il semble que notre corps ne soit pas une masse inerte mais animée par un "petit bon ange", en contact avec les *lwa* et qui peut donc s'extérioriser lors d'une séance de possession, et d'un "gros bon ange" qui correspond à l'intelligence et à la volonté.

Mettre une partie de son bon petit ange dans une bouteille scrupuleusement fermée sur un autel vodou, c'est s'assurer qu'une personne mal intentionnée ne puisse venir le capter à l'occasion d'un désordre (une maladie) dans son corps. Il semble que se déroule dans l'espace rituel une "contraction ontologique" : s'y opèrent ainsi une condensation des espèces en jeu mais aussi (et le mot contraction nous y invite) un accouchement de ce qui constitue pour nous une hybridité, un objet-monde dont l'homme est l'un des composants. Dans cet espace où différents modes de communication sont à l'œuvre, s'accomplit une véritable création de champ multisensoriel.

Alors croire ou ne pas croire ?

Crédits Photos et Sources

Photos

Photo 1 : Boli © Brooklyn Museum.

Photo 2 : To'o © Metropolitan Museum of Arts, New York

Photo 3 : Gravure "La famille des idoles Pomaré" in *Missionary Sketches III*, 1818.

Photo 4 : Gravure Idoles, W. Ellis, 1829, *Polynesian Researches during a residence of nearly 6 years in the South Sea Islands*.

Photo 5 : Figure Malagga © LACMA

Photo 6 : Masque du Komo © Brooklyn Museum.

Photo 7 : Legba, village de Bopa © Chantal Harbonnier-Pasquet.

Photo 8 : Nkisi nkondi © Wereldmuseum.

Photo 9 : Culte du *Manyan* de Namporompéla, 1985 © Catherine De Clippel

Photo 10 : Kafileguédio © LACMA.

Sources :

Grèce :

G. Pironti, 2009, "Sous le ciel d'Éryx. À propos d'Élien, *Sur la nature des animaux*, X, 50", in M. Cartry, J. L. Durand & R. Piettre (éds), *Architecturer l'invisible* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, 138), Brepols, Turnhout, p. 221-229.

Afrique :

Augé, Marc, 1988, *Le dieu objet*, Paris, Flammarion.

Bazin, Jean, 1986, "Retour aux choses-dieux", in *Corps des Dieux*. Folio, CH. Malamoud & J.-P. Vernant (eds.).

Colleyn, Jean-Paul, 1985, « Objets forts et rapports sociaux : le cas des yapèrè minyanka (Mali) », *Systèmes de Pensées en Afrique noire* 8, pp. 228-262

Colleyn, J.-P., 2004, « L'alliance, le dieu, l'objet » in *L'Homme* 170, pp. 61-75

Colleyn, J.-P., 2009, « Images, signes, fétiches : à propos de l'art bamana (Mali) » in *Cahiers d'Etudes Africaines*, 195, no 3, pp.733-745.

Colleyn, J.-P., 2009 Boli, Ed. Johann Levy & Gourcuff Gradenigo

Coquet, Michèle, 1987, « Une esthétique du fétiche » in *de Pensée en Afrique Noire 8, Fétiches : objets enchantés mots réalisés*. pp. 111-139.

De Clippel C. & Colleyn J.-P., 2007, *Secrets. Fétiches d'Afrique*, Ed. La Martinière.

Jonckers D., 1993, "Autels sacrificiels et puissances religieuses" in *Systèmes de pensée en Afrique Noire 12 - Puissance des objets, charmes des mots*.

Kedzierska-Manzon, Agnieszka, 2016, « Le sacrifice comme mode de construction : du sang versé sur les fétiches (mandingues) » in *Archives des Sciences Sociales des Religions 174*, pp. 279-302.

Kedzierska-Manzon, Agnieszka, 2018, « Dialogues avec les fétiches, la fabrique des sujets en pays mandingues » in *Parcours anthropologiques 13*, « Langages du religieux ».

Pataux A., 2010, *Coeur blanc, Ventre blanc - Fétiches et féticheurs*, E. Gourcuff Gradenigo.

Pouillon J., 1970, "Fétiches sans fétichisme" in *Nouvelle Revue de psychanalyse 2 : Objets du fétichisme*.

Preston Blier S., 1995, *African Vodun : Art, Psychology and Power*, University of Chicago Press.

Rubin A., 1974, *Accumulation : Power and Display in African sculpture*.

de Surgy A., 1993, "Les ingrédients des fétiches" in *Systèmes de pensée en Afrique Noire 12 - Puissance des objets, charmes des mots*.

Tobia-Chadeisson M., 2000, *Le fétiche africain : Chronique d'un malentendu*, Ed. L'Harmattan.

Océanie :

Babadzan A., 1993, *Les dépouilles des dieux : essai sur la religion tabitiennne à l'époque de la découverte*, Ed. MSH.

Best E., 1982 (1824), *Maori religion and mythology*. Wellington. P.D. Hasselberg. Dominion Museum Bulletin 11.

Buck P. (Te Rangi Hiroa), 1944, *Arts and crafts of the Cook Islands*. Honolulu, Bernice P. Bishop Museum, Bulletin 122.

Ellis W., 1972 (1853), *À la recherche de la Polynésie d'autrefois*. Paris, Musée de l'Homme, Société des Océanistes, publication n°25.

Kaeppler A. L., 2007, "Containers of Divinity" in *The Journal of the Polynesian Society*, 116 n°2.

Lee Webb V., 2011, "Dieu Bâton, Ratotonga" in *Catalogue Vente Sotheby's* 14 décembre.

Shaw King D., 2011, *Food for the flames. Idols and Missionaries in Central Polynesia*, Beak Press, San Francisco.

Teuira H., 2000 (1951), *Tabiti aux temps anciens*. Paris, musée de l'homme, publication n°1 de la Société des Océanistes.

Cuba :

Kerestetzi K., 2012, "Un mort pour son chaudron" in *Techniques & Cultures 58*

Kerestetzi K., 2011, « Fabriquer une ganga, engendrer un dieu (Cuba) » in *Images re-vues 8*.

Kerestetzi K. & Bonhomme J., 2015, « Les signatures des dieux. Graphismes et action rituelle dans les religions afro-cubaines » in *Gradhiva 22*.

Gell, A., 2008[1998], *L'art et ses agents*. Paris, Presses du réel.

Strathern, M., 1988, *The gender of the gift: problems with women and problems with Society in Melanesia*. Berkeley : University of California Press.

Et plus modestement mon ouvrage 2018, *Détours de nulle part*.

Programme 2019/2020

Bulletin d'adhésion 2019/2020

Bulletin à retourner à : Association Détours des Mondes - Rés. Arpège - 98 rue Brillat-Savarin - 75013 Paris

JE SOUSSIGNÉ(E) :

ADRESSE :

CODE POSTAL :

COMMUNE :

TÉLÉPHONE :

EMAIL :

☐ J'accepte de recevoir les informations de l'association par courriel.

Souhaite adhérer à l'association DETOURS DES MONDES

☐ Adhérent : 40 € ☐ Couple : 60 €

☐ Etudiant / Membre résidant à l'étranger : 25 €

et joins à la présente demande la somme de

Euros à titre de règlement par chèque à l'ordre de Association Détours des Mondes.

For Banking Transfer :

ASSOCIATION DETOURS DES MONDES

RIB : 30004 00886 0001010751 11

IBAN : FR76 3000 4008 8600 0101 0751 111

BIC : BNPAFRPPPSU

La cotisation annuelle est valable du :
1^{er} septembre au 31 août de l'année suivante.

Lieu des Conférences

Ecole Pratique de Service Social : EPSS
Salle Picasso
92 rue Notre-Dame-des-Champs - 75006



Bulletin Participation aux conférences

☐ x 1 Ticket - participation = x 15 €

☐ x 1 Tickets - participation = 120 €

et joins à la présente demande la somme de

Euros à titre de règlement.

Règlement par chèque à l'ordre de Association Détours des Mondes.

Vous recevrez en retour le nombre de tickets nominatifs correspondant à utiliser comme vous le voulez dans l'année 2019/2020 et les années à venir.

(Vous pouvez acheter des tickets en cours d'année).

Association Détours des Mondes

Programme et Adhésion
2019/2020



Détours des Mondes : Une association singulière, un foyer de transmission de savoirs, un espace de culture et de convivialité, créant une dynamique constante autour des arts classiques africains et océaniques en complément de l'université, des institutions muséales et des galeries.

Un programme annuel qui est volontairement éclectique pour susciter la curiosité et fournir des pistes de réflexions ou simplement de découvertes.

Association DETOURS DES MONDES

Rés. Arpège - 98 rue Brillat-Savarin - 75013

détoursdesmondes@gmail.com

Contact : Martine Belliard - Pinard - 0625397769

Conférences		
Intervenant	Dates	Thème
Martine B.-Pinard Pdt DDM	M 15/10 à 14h - EPSS	Des nouvelles de Bruny d'Entrecasteaux ? <i>Collectes et Musées</i>
Tamara Schild & Marion Bertin Doctorantes	M 05/11 à 14h - EPSS	La vente René Gaffé à la charnière de deux siècles
Serge Dubuc Restaurateur d'art	M 19/11 à 14h - EPSS	Le feu avant les allumettes
Christian Coiffier Ethnologue	M 03/12 à 14h - EPSS	Des villages sous le regard des esprits
Hélène Guiot Ethno-archéologue	M 14/01 à 14h - EPSS	Les tapa des îles de la Société
Chantal Diot Membre DDM	M 28/01 à 14h - EPSS	Arts textiles, leur importance, leurs symboles

Conférences		
Intervenant	Dates	Thème
Monique Judy-Ballini Ethnologue	M 11/02 à 14h - EPSS	Ce qui est beau est bien. Le rapport à l'apparence en Mélanésie
Yoann Homvo Doctorant	M 3/03 à 14h - EPSS	Rites funéraires et fétiches dans le vaudou béninois
Georges Harter Membre DDM	M 17/03 à 14h - EPSS	En remontant le fleuve Niger
Jean-François Le Grand Membre DDM & Frédéric Deluy Plasticien	M 31/03 à 14h - EPSS	La statuaire dogon sous le regard d'un plasticien
Christos Seignobos sous réserve Géographe	M 15/04 à 14h - EPSS	À préciser

Événements/Sorties		
Visites Région/ Etranger : 1, 2 ou 3 jours (Programme, coût, inscription 2 à 3 mois avant)	Les Confluences Lyon (Coiffes Coll. de Galbert) et le musée spiritain d'Allex 24-25 septembre 2019	Norwich et Cambridge Collections océaniques 16-17 octobre 2019
	Porto Coimbra Lisbonne Collections africaines Printemps 2020	MEG Genève (Dubuffet) et M. Barbier Mueller Hiver/ Printemps 2020
	Soirée DDM date à préciser	lieu à préciser
Assemblée Générale	M. 19 novembre 16h	EPSS salle Picasso
Salon	Participation au Tribal Bourgogne Show	Besancon 71460 - Bonna Mai 2020

La Revue DDM, un journal bi-mensuel
Diffusée en pdf sur le site de l'Association :
Cent Détours

Ateliers Objets Membre Invitant / Thématique	Sophie Boileau Symboles dans les objets africains	Alain Vial Masques zoomorphes d'Afrique et d'ailleurs	Jean-François Le Grand Sceptres d'apparat en Afrique	Bernard Martel Terres cuites du Mali
Robert Gadesaud Cuillers d'Afrique	David & Michèle Wizenberg Sorcellerie, anti-sorcellerie ; objets vaudin et autres	Anthony Meyer : Initiation à l'art eskimo : De l'âge de glace à aujourd'hui & Laurent Dodier : Initiation aux arts précolombiens.		Jean-Pierre Martin Sculpture Lobi

Juin 2019

- Lundi 3 juin à 18h30, conférence sur *Victor Segalen* par Cyrille Javary, sinologue à Maisons du voyage 3 rue Cassette 75006 - Inscription obligatoire: <https://www.maisonsduvoyage.com/autour-du-voyage/evenement-culturel/conference/de-victor-segalen-voyage-dexception>
- Mardi 4 juin à 19h, conférence d'Hélène Guiot sur le peuplement de l'Océanie, histoire de plus de 50000 ans, à Maisons du voyage 3 rue Cassette 75006. Inscription obligatoire: www.maisonsduvoyage.com/autour-du-voyage/evenement-culturel/conference/peuplement-de-loceanie-histoire-de-plus-de-50-000-ans
- Jeudi 6 juin, *Jeudi des Beaux-Arts* dans la rue du même nom
- Du 6 juin 2019 au 3 mai 2020, au musée des Confluences à Lyon, exposition *Le monde en tête*, la collection de coiffes du monde qu'Antoine de Galbert a donnée au musée.
- Samedi 8 juin à 17h au salon J. Kerchache : *Félix Fénéon les Arts Lointains* - Rencontre avec les commissaires de l'exposition, Isabelle Cahn, conservatrice en chef au musée d'Orsay et Philippe Peltier, ancien responsable des collections Océanie-Insulinde au musée du quai Branly - Jacques Chirac.
- Du 8 au 12 juin : Salon des Antiquaires, place Saint-Sulpice. Amélie et David Godreuil membres de notre association auront un stand *Artifact Oceanie*.
- Du 12 au 16 juin à Bruxelles, *Cultures Bruneaf* et exposition chez Lempertz *Ancestral Visions Papua New Guinea Art from the Sepik Ramu* avec la présentation du livre éponyme présentant la collection de Loed van Bussel et une partie de la collection Kevin Conru.
- Mercredi 12 Juin à 18h30, salle de cinéma du musée du Quai-Branly - J.Chirac : *Mahana*, rencontre et projection du film réalisé par Lee Tamahori. Mahana est une saga familiale maori dans la Nouvelle-Zélande des années 1960. En présence de Deborah Walker-Morrison, Associate Professor, University of Auckland.
- Du 12 juin au 23 septembre : Exposition *En tête à tête* au musée de l'Homme... Des œuvres de Giacometti, Le Corbusier, Stephan Balkenhol, Martial Raysse et Oto Hudec entrent en résonance avec les collections de préhistoire, d'ethnographie, d'anthropologie et les travaux des scientifiques du Musée de l'Homme. *En tête à tête* veut faire écho à l'exposition du Centre Pompidou *Préhistoire, une énigme moderne*.
- Samedi 15 juin à 18h au salon J. Kerchache : *L'art de cour d'Abomey – Le sens des objets* - L'auteure de ce livre, Gaëlle Beaujean, responsable de collections Afrique au musée Branly, nous propose de suivre le parcours des objets royaux d'Abomey, ancienne capitale du Danhomé.
- [Lundi 17 juin à 9h : Visite privée DDM de la Collection Marceau Rivière chez Sotheby's avec Alexis Maggiar.](#)
- Mardi 18 juin à 19h et mercredi 19 juin à 15h : Vente Sotheby's
- Mardi 18 juin et jusqu'au 27 octobre : Exposition *Palace Paradis. Offrandes funéraires en papier de Taïwan* au musée du Quai Branly - Jacques Chirac
- Mardi 18 juin à partir de 13h et jusqu'au 27 juillet : Exposition *Yaouré. Visages du Sacré* à la Galerie Eric Hertault, 3 rue Visconti, 75006.

Juin 2019

- Mercredi 19 juin à 18h30 projection d'une sélection de courts métrages néo-zélandais présentés lors de la dernière édition du Wairoa Maori Film Festival dans la salle de cinéma du musée du Quai-Branly - J.Chirac. En présence de la présidente du festival Deborah Walker-Morrison, Associate Professor, University of Auckland.
- Jeudi 20 juin à 18h30 au salon J. Kerchache : *Qu'est-ce qu'un chef d'œuvre ?* Rencontre et sorties d'objets des réserves : la présentation de plusieurs artefacts fera l'objet de questionnements autour de la notion de chef-d'œuvre. Avec les responsables de collections au musée du quai Branly – Jacques Chirac, Stéphanie Leclerc Caffarel, Paz Núñez-Regueiro, Nicolas Garnier, Julien Rousseau.
- Vendredi 21 juin au musée du Quai Branly J. Chirac et le samedi 22 juin à la BNF Paris 13 : Colloque Jean Cuisinier (*Jean Cuisinier (1927-2017) fut l'un des anthropologues qui contribua à la structuration et à l'institutionnalisation d'une anthropologie de la France et de l'Europe*).
- Samedi 22 juin à 18h au salon J. Kerchache : *Amour vache : esthétique sociale en pays Mursi (Éthiopie)*. En pays mursi, la mise à mort du bétail brève et presque sans parole, est précédée d'un ensemble de pratiques esthétiques dont l'animal fournit la matière première : peintures et ornements corporels, poésie des couleurs, créations de poèmes et arts oratoires. Cette esthétique du quotidien forme la texture même de la vie Mursi. L'enjeu de cet ouvrage est donc de comprendre le rôle que cette esthétique bovine joue dans la vie sociale et politique des Mursi. Avec Jean-Baptiste Eczet, anthropologue, EHESS - LAS, auteur de l'ouvrage éponyme.
- Jeudi 27 juin : Dans le cadre du colloque *Regards culturels et sociaux autour des épidémies* (du musée du Quai-Branly - Jacques Chirac), à retenir entre autres à **16h30** l'intervention de Nicolas Garnier : *La saison de la mort vulnérabilité, épidémies et cosmologie chez les Chambri, East Sepik Province, Papouasie-Nouvelle-Guinée*. Programme complet sur <http://www.quaibranly.fr/fr/recherche-scientifique/activites/colloques-et-enseignements/colloques/details-de-levenement/e/Regards-culturels-et-sociaux-autour-des-epidemies-38301/>
- Vendredi 28 juin et jusqu'au 6 octobre 2019 : Exposition *Incarnations. African Art as Philosophy* au BOZAR Bruxelles.
- Samedi 29 et dimanche 30 juin de 11h-18h, dans la salle de cinéma au musée du Quai-Branly - Jacques Chirac : *Colloque sur l'Océanie* dirigé par Stéphanie Leclerc-Caffarel.
Programme complet sur <http://www.quaibranly.fr/fr/recherche-scientifique/activites/colloques-et-enseignements/colloques/details-de-levenement/e/oceanie-38368/>
- Samedi 29 juin à 17h au musée du Quai Branly - Jacques Chirac : *La danse comme pulsation sacrée* : Les danses polynésiennes, tahitiennes et hawaïennes sont issues des mises en scènes ancestrales souvent ritualisées. Avec les danseuses de l'association Hiva Nui, Mélanie Mauru et Punaheihere Prokop.
- Samedi 29 juin : Vente Zemanek tribal Art, Wurzburg